

Newgrange et Loughcrew

Les Tombeaux des Dieux



Écrit par: Fénix



Avant-Propos

Parce que cet article s’y prête parfaitement, j’ai décidé de le rédiger à la fois sous forme de reportage mais également sous forme de narration.

Introduction

Au cours d’un voyage en Irlande, nous avons exploré les tertres funéraires, les tombeaux mégalithiques qui servent de passage avec les autres modes.

Les épopées celtiques affirment que les tertres, les *Tumuli*, communiquent avec le Sid, c’est-à-dire le monde de l’Après-mort, et qu’on trouve dans les profondeurs des îles merveilleuses, des palais de cristal, habités par les rois de l’Age d’Or. Ce sont à la fois les lieux de la mort et du commencement. Les tombeaux mégalithiques ne sont pas fermés, clos ou définitifs. Ce sont des lieux de passage, avec couloirs salles rituelles et pierres gravées, orientées en fonction des cycles du soleil.

Quand nous parlons de « cimetières » et de « tombeaux », nous employons des mots modernes, qui révèlent notre conception « triquée de la mort. Les *cairns* et les tertres mégalithiques témoignent d’une authentique science de la mort.

On y célèbre des rites de passage et de transformation. Ce ne sont pas des tombeaux, qui enferment le cadavre, comme si la vie était à sens unique et se terminait sous de lourdes pierres de granit.

Pour les peuples de l’âge des mégalithes, les tombeaux ne sont pas des lieux funèbres et de non retour. Ce sont des matrices, des lieux de naissance.

Les Celtes, qui succédèrent à la mystérieuse civilisation des mégalithes, utilisèrent les mêmes emplacement – les *tumulis*, les dolmens, les cercles de pierres levées – dans une même vision éclairée de la mort : celle de l’Eternel Retour.

Cette croyance fut celle de la plupart des peuples indo-européens – cavaliers nomades des steppes, peuples à la hache-de-combat, Aryas d’Afghanistan, du Turkestan et de l’Inde védique, de l’Iran pré-zoroastrien ou des Germains de la grande forêt septentrionale.

Leur conception du monde n’a rien de « mystique » ou de « religieux ». Il n’y a pas un Dieu suprême créateur du ciel et de la terre. Il n’y a pas de création des hommes, de commencement de l’univers. Rien ne commence jamais. Nous sommes dans le cycle infini de *Newgrange*, de *Tara* ou de *Sliabh na Caillighe* (Loughcrew).

Tout l’art celtique témoigne de la même certitude qui obéit à un rythme profond qui fait songer à une composition musicale sans fin, à la manière de ces danses bretonnes qui envoûtent par leur martèlement sans cesse répété. On n’y trouve rien qui ressemble au repos satisfait de l’art grec.

Le mythe primordial qui l’inspire est celui de l’éternel retour, de la vie qui surgit de la mort, dans une ronde sans commencement ni fin, comme les courbes entrelacées qui s’enroulent sur les bronzes repoussés de la Tène ou les enluminures du *Livre de Kells*.

La Vallée de la Boyne



Nous sommes arrivés à Newgrange et à *Sliabh na Caillighe* la nuit du solstice d’été, pour assister au prodige du soleil, une fois encore, comme le faisaient les anciens peuples d’Irlande, dans la vallée de la Boyne.

Le tumulus de Newgrange – 85 m de diamètre et de 12 m de haut – est nommé en gaélique « *Brugh na Boinne* » ou « *Brug na Sid* », « Le palais de la Boyne » ou « Le palais de l’autre monde ».

Sir William Wilde, le père d'Oscar Wilde, pensait qu'environ 180 000 tonnes de galets avaient été nécessaires à l'édification du mausolée païen.

Par la datation au carbone 14, il est considéré comme plus ancien que Stonehenge et les Pyramides. Il était là bien avant les Celtes d'Irlande.

C'est le miracle de la vie et de la mort, tel que le connaissait la civilisation des mégalithes qui appartient aujourd'hui à la mémoire mythique de l'humanité.

Les tumulis de la vallée de la Boyne – Newgrange, Dowth et Knowth – sont les signes visibles de cette mystérieuse civilisation. On peut les visiter, entrer dans les couloirs funéraires et découvrir les inscriptions gravées sur les parois.



Les signes qui reviennent sans cesse sont ceux de la double et de la triple spirale (triskèle). Ils témoignent d'une connaissance de la vie et de la mort que nous avons oubliée. Nous avons perdu la clé. Nous avons inventé la vie et la mort, à partir de notre conception linéaire du temps, selon nos croyances et nos peurs. Nous avons oublié la vision de l'Eternel Retour, telle qu'elle est montrée à Newgrange, gravée sur les parois des chambres souterraines.



Le couloir à voûte de Newgrange conduit à une chambre rituelle, centrale, à laquelle se rattachent trois petites chambres funéraires, soigneusement décorées, disposées en couronne à l'extrémité du couloir.

Dans la chambre du fond, le visiteur découvre la fameuse pierre à spirales. La même inscription est reproduite sur d'autres pierres, dont la dalle d'entrée. Chacune des chambres contient un bassin rituel qui servait aux rites de purification.

Ainsi, chaque année, à la date du solstice d'hiver, au terme de la nuit la plus longue, le soleil apparaît sur l'horizon de la Boyne. Ses rayons de lumière surgissent alors dans l'axe du couloir funéraire qu'ils éclairent pendant sept minutes. Le faisceau de lumière illumine la dalle du fond portant les mystérieuses spirales.

Chaque année – depuis des millénaires – le soleil revient selon la loi de l'Eternel Retour, et éclaire, rend visible ce signe, gravé dans la pierre.

Que représentent les double et triple spirales, dans la conception rituelle des anciens ? La connaissance qu'ils avaient des mécanismes de la vie et de la mort.

Baucoup se sont interrogés sur la signification des spirales de Newgrange – ou de Tara, l'ancienne capitale des rois celtes d'Irlande. Ils ont tenté des comparaisons, ont essayé un décryptage mathématique, symbolique... Mais tous ont seulement regardé les spirales gravées de Newgrange. Ils ont regardé avec les yeux, à une certaine distance, sans s'approcher vraiment.

D'abord, en y regardant d'un peu près, on s'aperçoit que les spirales des Celtes et des anciens peuples mégalithiques ne sont pas vraiment des spirales. Nous savons tous qu'une spirale est une figure ouverte, qui se dégage dans un mouvement.

Il y a toujours, sans une spirale, un début et une ouverture, un dégagement vers l'extérieur, c'est-à-dire *ailleurs*, comme l'enseigne la géométrie euclidienne. Les spirales de Newgrange ne sont pas les mêmes. Elles n'indiquent pas *ailleurs* mais *ici* et *maintenant*. Elles ne parlent pas de l'avant et de l'après mais de *l'Instant*.

Pour s'en rendre compte, il suffit de les épouser, en posant le doigt dessus, d'entrer dans la ligne énergétique, gravée là, et de partir avec elle, de la suivre, pour la déchiffrer véritablement.

C'est ce que j'ai fait, m'agenouillant devant l'inscription rituelle, et la suivant du doigt, sur la pierre mais il est difficile d'entrer sur la ligne de la double ou triple spirale de Newgrange, car il n'y a pas de début. Il a fallu que je choisisse moi-même un commencement arbitraire pour poser mon doigt sur la spirale et me mettre en route.

J'ai suivi du doigt le mouvement de la double et de celui du triskèle. Ils n'aboutissent pas. Ils recommencent sans cesse. L'astuce est simple : en se déployant, le rythme de la spirale tout à coup s'inverse, change de rythme et commence une seconde spirale qui entame un mouvement de rotation contraire. Arrivée au centre de cette deuxième spirale, la ligne bifurque, revient sur elle-même et refait le chemin dans l'autre sens.

Si vous laissez votre doigt sur la ligne gravée dans la pierre, il n'aboutit jamais. Il revient sans cesse sur lui-même. C'est l'image du retour éternel. On s'aperçoit que les spirales ne commencent nul part. Il n'y a ni début, ni fin, donc personne n'intervient de l'extérieur (un dieu créateur) pour commencer le jeu de la vie. Il n'y a pas de création ou de commencement du monde. Pas de fin du monde non plus. On est déjà, avant et après, dans un rythme de parfaite simultanéité.

Ce tombeau de granit, vieux de six mille ans, n'est pas un tombeau, un tertre funéraire mais un lieu de naissance, une matrice comme l'a très bien vu Sophie Schallenberg :

Le tumulus de Newgrange est recouvert de cristaux de quartz qui brillent au soleil levant, comme un miroir, comme l'eau. C'est la première étape de l'enfantement de la matière. Le rayon de lumière, le matin du solstice, pénètre à l'intérieur du tumulus jusqu'au plus profond de la terre et engendre. C'est l'élément fécondant, énergétique et dynamique, par opposition à la terre/pierre qui est matrice.

De cette rencontre naissent les dieux. Le tumulus est d'abord matrice puis chambre et résurrection comme le montre l'histoire légendaire de Grainne et Diarmaid, qui servit de modèle à la légende de Tristan et Iseult :

Grainne éprouve pour Diarmaid un amour mythique et spirituel. A la mort de Diarmaid, elle transporte le cadavre de son amant à Newgrange et l'enferme dans le tumulus. Pour quelle raison si ce n'est pour qu'il revivie et pour pouvoir communiquer avec lui ?

Le tumulus n'est pas un lieu de mort mais une matrice qui provoque la naissance.

La Nuit du Solstice d'Été

Quelle charge, quelle présence sont restées dans les cairns mégalithiques ?

Nous sommes arrivés de nuit dans le plus ancien des lieux mégalithiques d'Irlande, Sliabh na Caillighe, plus ancien que les tumuli de la vallée de la Boyne, perché au sommet d'une colline et que vous atteignez au terme d'une épuisante ascension.

Il y a là une centaine de « tombeaux », dans une lande sauvage. Il y souffle un vent violent qui renforce le mystère et la désolation du lieu.

Au sujet de Sliabh na Caillighe, quelques lignes seulement dans les guides d'Irlande. Il est dit : « Au sommet de deux collines, on trouve les plus importants tombeaux de passage en Europe, plus âgées que les tombeaux de la vallée de Boyne. » Ou bien : « Vaste cimetière mégalithique qui renferme une centaine de tombes, tumuli et dolmens à couloirs. Cette grandiose nécropole de l'âge de bronze domine la plaine centrale ; le panorama que l'on découvre et le mystère de ces tombeaux en font un des sites les plus étranges d'Irlande.

Nous entrons dans le couloir funéraire. Dehors, la nuit est noire et le vent souffle avec violence. J'éclaire le passage à l'aide d'une lampe de poche, la tête courbée sous la voûte de granit. Je découvre les inscriptions des chambres funéraires... Symboles solaires, spirales tournantes qui ne finissent jamais – comme à Newgrange.

J'ai fait l'expérience suivante, dans l'obscurité du tombeau – bien avant le lever du soleil – en cette nuit du solstice d'été :

Je me suis installé en tailleur, en position méditative, à l'extrémité du couloir, dans l'espace vide, circulaire, face aux trois chambres funéraires, placées en couronne. J'avais ainsi une chambre face à moi, une sur la droite et la dernière sur ma gauche. J'ai fermé les yeux et j'ai fait le vide en moi, selon les vieilles méthodes yogiques et chamaniques. Le vide... Pour devenir pure réceptivité et m'intégrer au lieu, à son âme, à son mystère.

Au bout d'un moment, les yeux fermés, j'ai senti le puissant appel magnétique des trois chambres. Elles agissaient sur moi comme une soufflerie géante. J'étais capté, aspiré. Chacune essayait de m'enlever ne partie de moi-même. Ce fut d'abord une sensation de dislocation. Les trois chambres m'attiraient en même temps, me déchiraient, chacune essayant de s'emparer d'une partie de moi-même par un phénomène puissant de dislocation.

La sensation se transforma progressivement – comme un mouvement, d'abord imperceptible et qu'on accélère. Le lieu circulaire dans lequel j'étais se mit à tourner. Le mouvement des chambres remplissait tout le cercle et je tournais moi aussi avec le cercle – de plus en plus vite – jusqu'au vertige, jusqu'à la nausée. Je ne me sentais pas bien. J'essayais d'échapper à l'ensorcellement. J'ouvris violemment les yeux. L'obscurité dansait toujours, à la même vitesse folle. Aussitôt, je contrôlai mes battements de cœur, prenant mon pouls. Il battait vite, très vite. Il me fallait sortir, vite, quitter la chambre funéraire pour ne pas tomber évanoui dans ce lieu de pure magie.

Dehors, la lune brillait, juste au-dessus du cairn de pierres. On alluma un feu de tourbe entre les vieilles pierres, pour rendre hommage à la nuit et au soleil. La violence du vent évoquait des voix, des mystères, des légendes dans la zone d'obscurité du feu. Vieilles légendes celtes, qui racontent la vie et la mort de l'ancien peuple des *Tuatha de Danaan* gouverné par des rois divins, qui construisit ces palais souterrains, sur les hauteurs.

J'éclaire l'entrée du couloir funéraire. On voit encore des morceaux de quartz, des plaques entières, accrochées au granit du « tombeau ». Les anciens rois d'Irlande avaient recouvert de cristaux de quartz la façade des cairns funéraires – comme on le voit à Newgrange. Ainsi, au lever du soleil, le tertre resplendissait, s'incendiait, s'illuminait. Le cairn de pierres noires devenait palais de cristal. Il est dit dans les légendes celtiques d'Irlande, dans les anciennes épopées, que les tertres ouvraient directement sur le Sid, sur le royaume des morts, l'autre monde, la cité des immortels, avec ces palais de cristal, dans lesquels vivent les rois de l'Age d'or, qui ne craignent pas la mort. Dans toutes les traditions celto-nordiques, le monde des morts est immédiatement relié au monde des vivants.

Tout est là, dans le lieu où l'on meurt, à l'emplacement exact du corps et non ailleurs. C'est la grande leçon des tertres mégalithiques. Ils renferment une énergie encore active. Ils peuvent vous placer dans la spirale vivante, agissante, agir comme des modificateurs. Ils sont en prise directe avec les mécanismes de la vie et de la mort que nous portons en nous, ignorés, verrouillés.

Où vont l'homme et la femme après la mort ?... Ici. Toujours ici. Mais cet « ici » n'est plus un lieu ni une présence mesurables, quantifiables. Les mots ne l'atteignent plus, ne l'expriment plus. Il est comme le chat d'Alice au Pays des Merveilles. Il ne reste que son sourire dans l'espace - ou plutôt, la présence de son sourire, comme une faille, une fracture, une béance à partir de quoi l'univers se recommence sans cesse.

Bibliographie

Dossiers de l'Histoire mystérieuse n°5, 18 et 36
D'après les témoignages de Myriam Philibert et de David Vanderlinden